

# PETITES CHRONIQUES

DE LA SYLVE

CHERCHER  
DEVELOPPER  
TRANSMETTRE

## La chronique de Sylvette III reine de la ruche



bulletin annuel de la Sylve  
numéro 25 – décembre 2017

LA SYLVE  
COYE-LA-FORET





- Le margoteur à Coye-la-Forêt**  
Jean-Marie Delzenne (4,00 €)
- Les oiseaux de nos jardins**  
illustrations de Pierre Ruckstuhl (5,50 €)
- Les oiseaux des forêts, des étangs, des bords de l'eau, des champs et des prés**  
illustrations de Pierre Ruckstuhl (5,50 €)
- Le cordier à Coye-la-Forêt**  
Jean-Marie Delzenne (4,00 €)
- Coye et ses moulins à eau**  
Jean Prieux (10,00 €)
- Les petits chanteurs de la Reine blanche**  
Jean-Marie Delzenne (8,00 €)
- Henri Romagnesi**  
**président de la société mycologique de France**  
entretien avec Jean-Marie Delzenne (7,00 €)
- La forêt de Coye - terre d'Histoire et de découvertes**  
(en cours de réimpression) Maurice Delaigue (10,00 €)
- Les commerçants à Coye de 1925 à aujourd'hui**  
**souvenirs d'enfance**  
Réédition 2016 – Jean Prieux (8,00 €)
- Toussaint Rose – Marquis de Coye, 1615 – 1701**  
Raymond Jacquet (8,00 €)
- Louise Potet - petite histoire d'une centenaire**  
témoignage recueilli par Jean-Marie Delzenne  
en collaboration avec la municipalité de Coye (7,00 €)
- Les Doutreleau**  
**maîtres de poste à La Chapelle en Serval**  
Maurice Delaigue (7,50 €)
- Randonnée dans les rues de Coye-la-Forêt**  
Jean Prieux (6,50 €)
- Le cinéma et les étangs de Commelles**  
Jean-Luc Meyer (6,00 €)
- Autour des lieux-dits de Coye et de sa forêt**  
Raymond Jacquet (25,00 €)
- DVD – Coye-la-Forêt, connais ton pays**  
Jean-Marie Delzenne & Michel Guignard (10,00 €)

Association régie par la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901  
Siège social : Mairie – 60580 Coye-la-Forêt

Henri ROMAGNESI †, président d'honneur  
ancien président et secrétaire général de la Société Mycologique de France, attaché au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, lauréat de l'Institut

Georgina COCHU †, présidente d'honneur

Jean-Marie DELZENNE, président  
Michel GUIGNARD, vice-président  
Alain BARDEAU, trésorier  
Guitte BARDEAU, trésorière adjointe  
Marie-Alice CUTIER, conseillère aux comptes  
Danièle LE MEUR, secrétaire  
Pierrette SIOLY-CORRE, secrétaire adjointe

**COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION**

Nathalie AGUETTANT  
Alain BARDEAU  
Guitte BARDEAU  
Roger BÉTHUNE  
Jean-Louis BOURG

Claudie CESCA  
Dominique CHALVET  
Jacqueline CHEVALLIER  
Jean-Marie DELZENNE

Pierre DUBOIS  
Michel GUIGNARD  
Marcel LAUNAY  
Danièle LE MEUR

Pierre RICHARD  
Jean-Claude RIVES  
Michel SCORZATO  
Pierrette SIOLY-CORRE  
Muriel WILCOX

**Bulletin annuel de l'association La Sylve / numéro 24 – décembre 2017**

Éditeur : La Sylve

Directeur de publication : Jean-Marie Delzenne

Comité de rédaction : Nathalie Aguezzant, Yvette Ahmed, Jacqueline Chevallier, Pierre Dubois, Michel Guignard, Muriel Wilcox

Photos : Michel Guignard, Jean-Marie et Michèle Delzenne, Christophe Galet, Nathalie Aguezzant, Wikimedia

Maquette : Patrick Chevillard

Imprimerie : ISIPRINT – La Plaine-Saint-Denis

## 3 SOMMAIRE



### I – La Sylve en 2017

- 4** **Éditorial**  
par Jean-Marie Delzenne
- 5** **La Sylve fête ses 25 ans**  
par Jean-Marie Delzenne
- 6** **Rando+ à St-Maximin**  
Rando+ du jeudi 26 janvier 2017
- 7** **Rando+ à Cramoisy**  
Rando+ du mercredi 29 mars 2017
- 8** **Rando+ en pays de Bray**  
Rando+ du mercredi 26 avril 2017
- 10** **Thalasso à Bénodet dans le Finistère Sud**  
La thalasso du 11 mars au 18 mars 2017

### II – Patrimoines naturel et culturel

- 11** **Petite chronique végétale du sentier botanique – n° 6**  
par Christophe Galet
- 13** **Le coucou**  
par Nathalie Aguetant et Pierre Dubois
- 14** **La fougère**  
par Eugène Vignon
- 16** **La chronique de Sylvette III, reine de la ruche – Chapitre 2**  
par Michel Guillerault-Bonnet
- 20** **Les grillages de Chantilly**  
par Pierre Bechet
- 22** **Cohabiter avec le blaireau**  
par Virginie Boyaval
- 24** **Les Thamnurgus Eichhoff de Picardie**  
par Jean-Claude Bocquillon
- 25** **Croix du Valois**  
par Florence Montreynaud

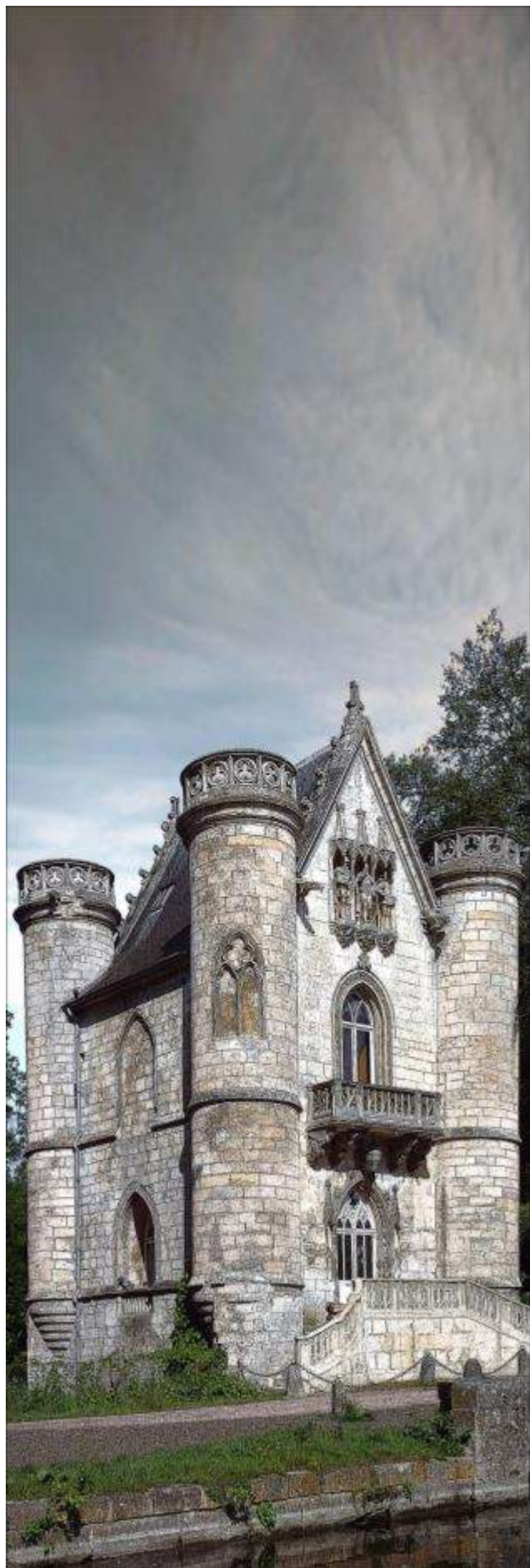


### III – La marche à l'honneur

- 29** **Une histoire de la marche en forme d'éloge**  
par Maurice Delaigue
- 31** **L'ascension du Huayna Potosi, en Bolivie, à 6 088 m**  
par Jean-Luc Mercier



# ÉDITORIAL



**L**a page blanche est une invitation à l'écriture. Alors laissons-nous envahir par les mots.

J'aime à dire, et je ne suis pas le seul, que nous évoluons dans un environnement privilégié que nous devons protéger.

Nous vivons dans la vallée de la Thève, baignée par le soleil, fouettée par les vents et trempée par les pluies.

Partout, toutes sortes de vert : vert sombre des chênes, des hêtres, des charmes et autres végétations, vert clair des fougères ou des mousses qui tapissent le sol.

Un sol couleur de sable, de terre de Sienne ou presque noir, produit par la décomposition des feuilles, tous ces sols que nous découvrons lorsque nous nous promenons à l'intérieur de la forêt.

Les sentiers qui sillonnent cette végétation variée, nos amis de La Sylve les connaissent bien. Si les arbres pouvaient parler, ils nous raconteraient combien ils s'amuse de voir passer les longues files joyeuses et bruyantes à faire fuir tous les oiseaux, sangliers, biches ou autres animaux de la forêt.

Chemin faisant, je me prends à rêver et je me projette vingt-cinq ans en arrière. La Sylve naissait. Tout était à construire et nous avons construit petit à petit, patiemment, avec ténacité et conviction.

Je ne récapitulerai pas toutes les actions que nous avons menées et que nous continuons à mener ensemble ; pour cela il vous suffit d'un clic et notre site, [www.lasylve.fr](http://www.lasylve.fr), vous rendra compte du chemin parcouru.

Nous avons fêté nos vingt-cinq ans d'existence sur un bateau qui fendait allégrement les eaux de l'Oise. Ce fut pour ceux qui ont participé un beau moment de chaleur humaine.

Aujourd'hui nous prenons sereinement le chemin de l'année 2018 ; qu'elle nous apporte encore enthousiasme et joyeuses réalisations.

À tous La Sylve souhaite une bonne et heureuse année !

---

*Par Jean-Marie Delzenne*

---

# LA SYLVE FÊTE SES 25 ANS

**Qui aurait pensé qu'un jour La Sylve vous emmènerait en bateau ?  
Qui aurait pensé qu'un jour La Sylve fêterait ses vingt-cinq ans  
d'existence ?**

**Vingt-cinq ans, le bel âge pour continuer l'aventure au sein de notre  
association !**

**I**l est des jours dont chaque instant doit être apprécié et goûté précieusement.

Aujourd'hui, nous sommes plus de cinquante à célébrer les vingt-cinq ans de La Sylve. Nous étions limités en nombre, risquant de chavirer si nous dépassions cet effectif. Mais à La Sylve nous sommes loin de chavirer. Nous tenons bon la barre. Je ne rappellerai pas ici tous les événements qui se sont déroulés en vingt-cinq ans, grâce à une excellente équipe et grâce aussi à vous qui nous suivez depuis longtemps.

Beaucoup d'anciens ne sont plus là pour goûter au plaisir d'être ensemble. Je pense qu'ils seraient heureux de savoir que La Sylve continue à intéresser de plus en plus de monde.

La Sylve est une grande et belle chose qui permet à tant de bonnes volontés de se déployer, d'innover pour enfin agir. Il n'y a pas que des Coyens qui nous ont rejoints mais beaucoup d'amis venus d'autres « ailleurs ». Il n'est pas nécessaire de citer ces « ailleurs » : ils se reconnaîtront ! Qu'ils sachent que nous les apprécions et que nous les aimons.

Je conçois que notre association, qui a pour but « la mise en valeur du patrimoine naturel et culturel de son terroir et de ses environs », se doit de choisir ses activités dans les choses du beau, non qu'il convienne de faire « couleur locale », mais bien de



toucher le plus possible, par nos actions, les cœurs qui viennent à nous, en les respectant dans leurs diversités.

Cette belle journée ensoleillée du 14 juin nous mène le matin au cœur de la cité des bateliers à Longueil-Annel. Installée sur les berges du canal, la cité offre le décor authentique de la vie des mariniers. Ce lieu permet de découvrir un parcours pédagogique très intéressant : des grandes inventions aux dix commandements du marinier, films et exposition de documents ouvrent sur l'histoire de ceux qui naviguent en eau douce. La visite d'une péniche, de la cale à la timonerie, constitue l'attraction la plus marquante.

C'est au fil de l'eau que nous déjeunons et découvrons les rives souriantes de l'Oise jusqu'à Compiègne.

L'après-midi nous conduit à Chiry-Ourscamp. Nous visitons son abbaye cistercienne fondée en 1129 et terminée au XIII<sup>e</sup> siècle. Il reste un impressionnant squelette du chœur de l'église et, fort heureusement, également la magnifique infirmerie abbatiale datant du XIII<sup>e</sup> siècle, seul témoin de ce genre de bâtiment. Aujourd'hui en pleine restauration, l'abbaye a retrouvé sa vocation première et abrite une congrégation religieuse.

C'est en 1940 que le comte Biver acquit le domaine et le confia à la Congrégation des serviteurs de Jésus et de Marie fondée en 1930 par le père Jean-Édouard Lamy.

Les 25 ans de La Sylve : une journée qui aura marqué les esprits.

---

*Par Jean-Marie Delzenne*

---



# RANDO+ DU 26 JANVIER 2017

**Fraîche journée pour cette première rando+ de l'année qui nous emmène à la Maison de la Pierre à Saint-Maximin, pour une visite insolite de la carrière Parrain.**

« **L'** extraction de la pierre est l'une des plus anciennes industries du sud de l'Oise », nous explique notre jeune et compétente guide.

Nous découvrons, au fil de notre déambulation, le travail des carriers qui ont creusé des galeries ouvertes et profondes sous les coteaux. Un judicieux parcours, où la lumière ajoute une note féérique, met joliment en scène les différentes salles de cette carrière.



La Maison de la Pierre

**« L'extraction de la pierre est l'une des plus anciennes industries du sud de l'Oise »**

Les outils manuels qui sont présentés ont été remplacés, au fil de l'évolution mécanique de ce métier, par des haveuses (machines qui entaillent la roche).

La pierre extraite des carrières de Saint-Maximin a été utilisée pour de nombreux monuments prestigieux, comme le Louvre ou le château de Versailles, et pour bien d'autres bâtiments.

Le baron Haussmann utilisa beaucoup la pierre de Saint-Maximin (immeubles parisiens, dits haussmanniens). Elle s'exportera même aux États-Unis pour la construction de l'université de Sandford, ou à Londres pour le prestigieux British Museum.



Après un copieux pique-nique dans un des locaux de la Maison de la Pierre, les jambes iront se dégourdir du côté d'Apremont et permettront aux randonneurs de choisir de jolis circuits en forêt d'Halatte.

# RANDO+ DU 29 MARS 2017

**Très belle journée pour cette rando+ qui nous conduit le matin à Cramoisy et l'après-midi à Saint-Vaast-lès-Mello.**

**G**âce à la gentillesse du maire de Cramoisy qui nous a prêté la clé de l'église du village, nous découvrons avec intérêt l'intérieur de cet édifice.

C'est Jacqueline Scorzato, déjà venue en repérage, qui nous sert de guide.

L'église Saint-Martin se situe à l'angle de la rue Heurteur et de la rue de l'Église. Elle fut classée monument historique par arrêté du 25 décembre 1906. Elle est orientée, irrégulièrement, nord-ouest/sud-est. Cette église bâtie à flanc de coteau est donc

enserrée entre deux rues et tient sa physionomie particulière de sa situation difficile sur un terrain en pente et de la transformation en gothique d'une église romane.

Le portail n'est pas situé au centre, ni la

fenêtre qui le surmonte, les deux, par ailleurs, en tiers-point. Seul le contrefort plat à gauche du portail provient avec certitude de l'église romane. Le mur nord a été percé vers 1180 de deux arcades afin de relier la nef à une nouvelle chapelle de deux travées. À droite de la chapelle s'élève le clocher roman, avec ses deux étages de deux baies plein cintre par face, chacune cantonnée de deux colonnettes en délit à chapiteaux.

Au nord du clocher, la première travée du chœur gothique est extraordinairement voûtée.

Après la visite de l'église nous entreprenons une petite balade dans Cramoisy où s'élève l'ancienne usine dite Parvillée. Son objectif était la fabrication d'isolateurs en

porcelaine et de ferrures galvanisées destinées à les supporter. L'usine étant aujourd'hui fermée, elle a été transformée en appartements tout en gardant la structure de l'usine, les noms des différents bâtiments et la verrière construite par Gustave Eiffel.

C'est à l'intérieur des vastes terrains de sport de Saint-Vaast-lès-Mello que nous sortons du sac notre pique-nique.

Plus tard, à l'église Saint-Vaast, un guide bénévole nous accueillera pour la visite. La courte nef fait partie d'une petite série qui a été voûtée sur croisées d'ogives dès la fin de la période romane, au début des années 1140, alors que le voûtement d'ogives n'était alors connu en France qu'en Normandie et dans le Beauvaisis. Elle a été classée monument historique par arrêté du 11 septembre 1906. Mais son état n'a pas cessé de se dégrader depuis, et de sérieux problèmes de stabilité, apparus dès 1937, attendent toujours une solution. Depuis cette date, des étais consolident la voûte.



Carrières de pierre à Saint-Vaast-lès-Mello

Une agréable randonnée dans la campagne environnante nous mène vers d'immenses carrières de pierre, encore en activité, sur lesquelles nous avons une vue plongeante tout à fait impressionnante ; puis, repassant par le village, nous descendons faire le tour d'un bel étang, ce qui clôturera cette riche journée ensoleillée.

**Une agréable randonnée dans la campagne environnante nous mène vers d'immenses carrières de pierre**

# RANDO+ DU 26 AVRIL 2017

**Aujourd'hui Rando+ nous conduit en pays de Bray, à Villers-sur-Auchy et à Héricourt-sur-Thérain. C'est dans ces deux villages que nous visiterons une ferme et une fromagerie.**

**L**e pays de Bray est une région naturelle du nord-ouest de la France. Situé sur deux départements, l'Oise et la Seine-Maritime, il constitue une bande (que les géographes appellent *la boutonnière du pays de Bray*) d'une dizaine de kilomètres de large, s'étirant sur environ quatre-vingts kilomètres entre Dieppe et Beauvais, en passant par Neuf-Châtel-en-Bray. C'est une région de bocage, caractérisée par son sol argileux, favorable aux herbages pour l'élevage bovin et à l'industrie de l'argile et de la céramique.

La communauté de communes du pays de Bray a mis en place, depuis 2008, des mesures agro-environnementales territoriales à l'attention des exploitants agricoles : c'est un moyen d'action concret en faveur de l'entretien des richesses naturelles du territoire. Ces mesures permettent aux agriculteurs d'adapter leur pratique aux spécificités des surfaces et mi-



Amaury Beaudoin (photo Le Parisien)

lieux naturels sur lesquels ils interviennent.

Le matin, nous visitons dans le hameau d'Orsimont l'exploitation d'Hélène et Amaury Beaudoin. Elle est spécialisée dans l'élevage de vaches laitières (85 bêtes) qui, pendant la plus grande partie de l'année, sont en pâturage dans les vastes prairies naturelles avoisinantes.

C'est une ferme biologique, au mode de production original par le recours à des pratiques culturelles et d'élevage soucieuses du respect des équilibres naturels. Ainsi, elle exclut l'usage des produits chimiques de synthèse et des O.G.M. et elle limite l'emploi des intrants.

C'est Hélène Beaudoin, bretonne d'origine, qui nous fait découvrir la ferme, son mari étant temporairement très handicapé par cinq côtes qu'il s'est cassées en tombant d'une échelle. À côté de bâtiments historiques, la ferme comprend aujourd'hui des structures modernes, avec notamment une grande étable où les vaches ne sont pas attachées : elles peuvent circuler librement, boire ou manger si elles en ont envie. Le grand toit couvert de panneaux solaires permet de fournir de l'électricité, laquelle est vendue à EDF comme l'impose la réglementation.

À proximité immédiate de l'étable se trouve un grand hangar qui abrite un séchoir à foin en vrac, séchoir solaire sans apport de chauffage ou de soufflerie électriques. Dans les hauteurs de ce séchoir est suspendue une cabine munie d'une grande griffe qui permet d'attraper le foin et de l'emporter vers les mangeoires. Nous déambulons encore dans la salle de traite ainsi que celle, plus petite, où Hélène nous explique comment son mari y pratique lui-même l'insémination artificielle (depuis quelques années, le recours au vétérinaire n'est plus obligatoire).



Hélène, ingénieur agronome, et son mari Amaury, muni d'un B.T.S. d'agriculture, représentent une nouvelle génération d'agriculteurs qui sait allier tradition et modernisme, tout en étant très soucieuse de l'environnement. Deux personnalités attachantes.

Le pique-nique du midi est pris dans un des anciens corps de ferme, aujourd'hui consacré au modélisme d'avions, passion du père et des enfants Beau-doin. Le froid sévit au dehors, nous apprécions la chaleur du lieu.

Danièle et Jean-Claude Le Meur nous régaler d'un bon pâté breton et d'un succulent verre de cidre. Merci les amis !

L'après-midi, nous prenons la direction de la fromagerie de Jean-Marie Beaudoin, frère d'Amaury que nous venons de quitter. C'est l'épouse de Jean-Marie qui nous

fait visiter la fromagerie : nous voyons son mari couper le lait caillé et mouler des



Jean-Marie Beaudoin

tommes tandis que le petit lait ruisselle sous nos pieds, puis nous visitons les caves où les tommes sont affinées. Tous leurs fromages, au lait cru, sont certifiés *agriculture biologique*. Après la visite, c'est avec plaisir que nous dégustons la tomme au foin, la tomme au cidre, le Bray picard et le Bray picard au lin, tous fabriqués selon des vieilles recettes traditionnelles locales. Nous sortons de la fromagerie les bras chargés de ces différents fromages à la saveur incomparable.

Le temps est incertain et froid depuis le matin ; l'averse de grêle finit de nous décourager et nous renonçons à randonner comme il était initialement prévu. Nous nous contenterons de ces deux visites, l'une et l'autre d'un grand intérêt et qui ont déjà bien occupé la journée.



# THALASSO À BÉNODET

La thalasso du  
11 mars au  
18 mars 2017  
s'est déroulée à  
Bénodet dans le  
Finistère Sud.

**N**ous étions 44 participants dont 32 ont vécu des moments intenses et bénéfiques au « Relais Thalasso », passant d'un bain massant aux huiles essentielles aux enveloppements d'algues reminéralisantes ou encore d'un jet tonique modelant à un modelage manuel, etc.

Le programme d'animation concocté par l'Hôtel Club Le Keryomel (Comité d'entreprise de la RATP) prévoyait chaque après-midi des visites : Port-la-Foret, véritable repaire pour bateaux de plaisance ; la balade de Concarneau dans la ville close avec dégustation de « boules à Jojo », friandises chocolatées offertes par notre guide Nathalie ; le musée de Pont-Aven ; le musée de la Faïence et la faïencerie Henriot à Quimper.

Arrêtons-nous un moment dans le beau musée de la Faïence de Quimper et écoutons d'une oreille attentive notre guide nous dire l'histoire d'une collection inestimable :

« En 1983, les faïenceries de Quimper fermaient leurs portes, victimes de difficultés inhérentes aux industries de main-d'œuvre. Mais la faïence de Quimper ne devait pas s'arrêter là, ce qui aurait été une rupture brutale avec trois siècles d'histoire.

Jean-Yves Verlingue, président du directoire de l'entreprise depuis 1957, prit deux engagements : le remboursement des créanciers à cent pour cent et la réalisation d'un musée de la faïence à Quimper. Huit ans après, ces deux engagements ont été tenus.

Les éléments prépondérants d'une faïencerie sont les modèles, modèles qui peuvent être des pièces mais aussi des poncifs, des moules en plâtre, des écrits. Les commerçants avaient pour habitude de venir faire leurs achats dans les manufactures. Il existait donc à ces fins ce que l'on appellera plus tard une salle d'échantillons. Au fil des ans, se formera ainsi la collection, témoin de la production bien sûr, mais aussi exposition des tours de force, des pièces de maîtrise d'habiles peinteurs et peintuses dont les noms ne sont pas toujours parvenus jusqu'à nous. Citons quelques noms d'artistes : Jean-Baptiste Bousquet, Pierre Belleveaux ou encore Pierre Clément Caussy. »

**44 participants  
dont 32 ont vécu  
des moments  
intenses et  
bénéfiques au  
« Relais Thalasso »**







# PETITE CHRONIQUE VÉGÉTALE DU SENTIER BOTANIQUE – N° 6

**Le sentier botanique de Champoleux vit au rythme des saisons. À travers plusieurs articles, découvrez chacune d'entre elles. Commençons donc par le printemps.**

**C'**est la saison de l'éveil. Non seulement au niveau végétatif avec la levée de dormance des bourgeons et des graines, mais également pour certaines plantes, la saison des amours. En effet certains végétaux profitent de cette montée de sève pour nous offrir leur floraison. Mais quels types de floraison ? car nous pouvons en distinguer deux directions : la simplicité et l'anémophilie (pollinisation par le vent) ou la complexité et l'entomophilie (pollinisation par les insectes).



Chaton mâle de charme



Fleur femelle de hêtre

La première est une floraison discrète, sans exubérance. Les fleurs sont en effet dans leur plus simple expression : des étamines pour produire le pollen et des stigmates pour le recevoir, le tout protégé parfois par quelques bractées ou écailles (feuilles modifiées). C'est le cas de beaucoup d'arbres des forêts : le hêtre, le charme, le chêne ou le frêne. Mais également d'espèces herbacées typiquement forestières et à floraison printanière, comme les luzules et les laïches. Pas besoin ici d'attirer d'éventuels pollinisateurs, et donc absence de pièce florale attractive colorée, de parfum ou de nectar, mais juste le strict minimum pour une reproduction exclusive par le vent. À priori, l'anémophilie a évolué maintes fois à partir d'ancêtres entomophiles en perdant différents éléments, au point que chez les

graminées, les plus évoluées, la fleur se réduit à quelques étamines, un ovaire et plusieurs écailles. Les plantes anémophiles montrent bien une tendance à la simplification progressive des fleurs mais ne peuvent donc être considérées comme archaïques. Elles émettent une grande quantité de pollen car la chance que les grains de pollen ont de tomber sur un stigmate adéquat est infime. C'est pour cela que les arbres anémophiles possèdent des fleurs mâles regroupées en chatons pendants, bien exposés dans les hauteurs des branches pour être agités par le vent qui emporte leur pollen, et surtout avec un minimum d'obstacle à la pollinisation par leur apparition avant le feuillage. Chez les plantes herbacées, les espèces anémophiles ont également regroupé leur fleur pour former une inflorescence assez volumineuse ou leurs étamines ont une structure qui favorise l'intervention du vent, comme un long filet rigide qui les éloigne des autres parties de la fleur, ou bien pendant, comme chez de nombreuses graminées. De plus, pour l'ensemble des plantes anémophiles, les anthères, sacs contenant les grains de pollen, s'ouvrent seulement par temps sec. Et pour le stigmate, les plantes anémophiles les ramifient afin d'avoir une plus grande surface qui retient mieux les grains de pollen.



Fleur de l'anémone sylvie

Mais il y a des exceptions, car certaines plantes printanières sont colorées et attirent les insectes. La floraison printanière permet en effet de profiter de la lumière avant que les feuillages des arbres obscurcissent les sous-bois. Les fleurs blanches à blanc rose suivent la course du soleil, ce qui leur permet probablement de mieux réfléchir les UV solaires et d'être mieux vues par les insectes pollinisateurs. Néanmoins, pour l'anémone sylvie, le vent assure 60 % de la pollinisation, les insectes assurant les 40 % restants avec, comme principaux insectes pollinisateurs, les abeilles, les bourdons et les coléoptères. Les plantes à floraison printanière forment en général de vastes tapis afin d'augmenter leur attractivité auprès des insectes à une période où ils sont peu nombreux. Les plantes entomophiles ont progressivement acquis des fleurs de plus en plus complexes, pourvues de détails destinés à attirer, guider et parfois retenir ou tromper les insectes, le plus haut degré de spécialisation se trouvant chez les orchidées. Mais certaines espèces s'auto-fécondent en partie, comme les violettes, qui restent néanmoins dépendantes des insectes pour disséminer leurs graines grâce aux fourmis.

---

*Par Christophe GALET*

---



Clochettes de la jacinthe des bois

Mais attendons la venue de l'été, saison des insectes, pour parler de l'entomophilie.



# LE COUCOU

**Qui ne connaît pas le coucou ? Pour nombre d'entre nous, il est très présent dans nos souvenirs de jeunesse. Dès le début du printemps, avant même l'arrivée des hirondelles, il ensoleille les prés, les pelouses rustiques, les clairières et les bordures des routes et chemins de campagne. Les enfants aiment en faire des bouquets et les rapporter à la maison.**

**S**on nom latin est : *primula veris*, *primula officinalis*, soit en français : primevère du printemps, primevère officinale.

C'est une fleur sauvage (botanique) contrairement à la primevère élevée (*primula eliator*) courante dans nos jardins. Elles appartiennent l'une et l'autre à la famille des primulacées (primevères).

Le coucou a des vertus spécifiques, comme l'indique la deuxième partie de son nom savant. Elles sont peu connues et pratiquement plus utilisées de nos jours.

Une longue tradition médicale, venant de l'Antiquité, considère la primevère officinale comme le remède spécifique de la paralysie. Au Moyen Âge, sainte Hildegarde la préconisait à cet effet, mais également pour lutter contre la mélancolie et l'apoplexie. Geoffroy la considérait utile contre les migraines et les vertiges. L'abbé Kneipp la préconisait contre l'arthrite. Presque oubliée au XIX<sup>e</sup> siècle, elle fut redécouverte au XX<sup>e</sup> siècle, dans les cliniques viennoises, comme expectorant et diurétique.



Le sentier botanique (8 avril 2017)

## Les vertus médicinales du coucou

Des qualités spécifiques ont été attribuées à chaque partie du coucou.

Les anciens prêtaient aux **fleurs** une action diurétique, sédative et antispasmodique. On recommandait leur emploi contre l'insomnie, les palpitations, les vertiges et les névralgies.

Les **racines** étaient reconnues pour leur capacité à augmenter les sécrétions salivaires et bronchiques et donc à favoriser l'expectoration. On les recommandait dans les cas de bronchites, pneumonie ou coqueluche. Comme elles présentent une odeur de girofle, elles contribuent encore dans certains pays à aromatiser la bière.

Les **feuilles** étaient utilisées en cataplasmes pour la goutte, ainsi que pour les douleurs musculaire et articulaires.




---

Par Nathalie Aguetant et Pierre Dubois

---

Sources : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Primevère\\_officinale](https://fr.wikipedia.org/wiki/Primevère_officinale)  
<https://www.aujardin.info/plantes/primula-veris.php>  
<http://lesjardinsdepomone.skynetblogs.be/archive/2009/02/10/un-coucou-printanier-la-primevère-officinale.html>

# LA FOUGÈRE

**L**e sous-bois qui s'étale sous la ramure des pins est à l'usage de ce rude couvert. On ne voit point, là-haut, le battement d'ailes de feuilles presque libres, vibrant sur leurs pétioles. Le sol s'effondre, sous les pieds, en gouffres, en ravins inattendus. Sur les pentes les fougères étalent leurs palmes horizontales que le souffle des vents n'atteint pas. On croirait qu'elles dorment



soutenues sur les nappes d'air, d'un sommeil transparent qui ne finira jamais. Au printemps, sous l'épaisseur des plantes mortes, à travers les accrocs de leurs dentelles sèches et brunes, les pousses jeunes pointent par milliers, toutes ensemble comme sur un signal mystérieux. Il faut se pencher près d'elles pour apercevoir leur tête ronde, enroulée sur elle-même en volute. Elles croissent si vite qu'il semble entendre le froissement des folioles qui se déplient ; elles progressent par mutations soudaines dont nos regards trop lents sont infailliblement dupés. Toutes déjà dressent des hampes parallèles, d'un vert charnu, un peu acide. Leurs cimes, toujours enroulées sur elles-

**Au printemps, sous l'épaisseur des plantes mortes, à travers les accrocs de leurs dentelles sèches et brunes, les pousses jeunes pointent par milliers**

mêmes, n'évoquent plus la crosse pastorale, mais de petites mains brunes qui tiennent leurs doigts recroquevillés... de çà, de là, des palmes commencent à s'étaler, qui se frôlent, se rejoignent, se prolongent en nappes suspendues et font planer par le sous-bois le lumineux sommeil d'une fougère au seuil de l'été ! Et leur haleine, senteur d'héliotrope, embaume toutes les forêts hautes et basses de Chantilly et Pontarmé.

Eugène Vignon fut directeur commercial des Imprimeries Reunier de Senlis et du Courrier de l'Oise de 1929 à 1939

---

*Par Eugène Vignon  
in Le souvenir plume d'oie*

---



# LES CONFÉRENCES DE LA SYLVE EN 2017

## LES CONFÉRENCES DE LA SYLVE



Ce film est l'histoire de deux amis d'enfance qui ont décidé de tout quitter pour aller questionner la marche du monde. Leur voyage initiatique sur plusieurs continents est une invitation à reconsidérer notre rapport à la nature, au bonheur et au sens de la vie.

**CENTRE CULTUREL DE COVE LA FORÊT**

Salle Claude Domenech  
samedi 25 février 2017 - à 20 h 30.

Entrée Libre - Participation aux dépenses pour accompagner leur production de films.



## LES CONFÉRENCES DE LA SYLVE

### Les jardins du Château de Chantilly

Rencontre avec le jardinier en chef du Domaine de Chantilly, Thierry Basset.



Chantilly Grand Jardin historique : comment gérer ses Parcs et Jardins au 21<sup>ème</sup> siècle, sans abîmer l'Histoire.



#### Le Domaine de Chantilly.

Avant de redevenir mondiallement connu aux portes de Paris, à travers les siècles jusqu'à aujourd'hui, subissant les attaques du temps.

Ses Parcs et ses Jardins sont en cours de restauration. Comment aujourd'hui sont-ils gérés face aux nouvelles directives et besoins de lois qui légitiment et protègent l'environnement, l'eau et le milieu naturel, mais aussi face aux enjeux budgétaires dans le secteur de la maintenance ?

Comment parvient-il à adapter ses constructions d'accueil de public dans le respect de toutes les exigences citées plus haut ?



**CENTRE CULTUREL DE COVE LA FORÊT**

Salle Claude Domenech  
samedi 25 mars 2017 - à 20 h 30.

Entrée Libre



## LES CONFÉRENCES DE LA SYLVE

### L'Amérique du Sud à vélo

par Jean-Luc Mercier, auteur du périple



8 mois au cœur de l'Amérique du sud, 7 pays traversés et 7000 km seul sur son deux-roues, des rencontres et des paysages hors du commun, voilà ce que Jean-Luc Mercier va nous faire découvrir et partager.



Ne manquez pas le récit de son aventure. Un moment captivant !



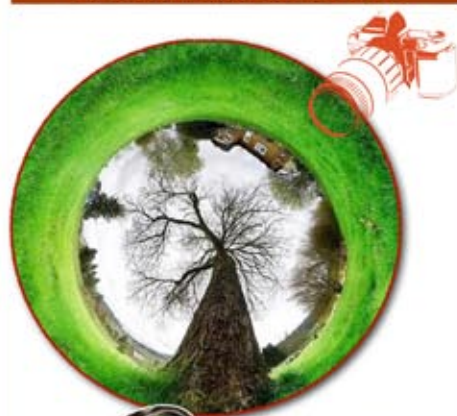
**CENTRE CULTUREL DE COVE LA FORÊT**

Salle Claude Domenech  
samedi 29 avril 2017 - à 20 h 30.

Entrée Libre - L'auteur de ce périple distribuera son livre.



## LES CONFÉRENCES DE LA SYLVE



Projection de diaporamas réalisés par les membres du C.R.I.O.M. Venez découvrir leurs talents !

### LA RONDE DES DIAPORAMAS

**CENTRE CULTUREL DE COVE LA FORÊT**  
Salle Claude Domenech  
samedi 10 juin 2017 - à 20 h 30.

Entrée Libre



## LES CONFÉRENCES DE LA SYLVE



### DU BIG BANG JUSQU'À L'HOMME

Les grandes étapes.

par Philippe Gaudibert

Notre univers s'est créé il y a 13,8 milliards d'années avec une gigantesque explosion. Les premiers atomes sont apparus au bout de 380 000 ans. Puis se mettra la base de la matière que nous connaissons aujourd'hui. L'ère suivante a eu lieu dans l'espace : complexes à base de carbone se « brisent » de la matière vivante. Dans des conditions favorables sur la terre, ces briques se sont assemblées. Au cours du temps, la vie s'est développée à travers des espèces animales et végétales. Deux étapes supplémentaires ont permis : • Il y a 65 millions d'années, l'extinction des mammifères. • Depuis plus récemment, des changements ont permis à l'homme de descendre des arbres et à affiner les outils à l'aide du feu. Cette étape a permis l'apparition de l'homme moderne.

**CENTRE CULTUREL DE COVE LA FORÊT**

Salle Claude Domenech  
samedi 21 octobre 2017 - à 15 h.

Entrée Libre



## LES CONFÉRENCES DE LA SYLVE

Hervé Aubreau, qui nous connaît tous pour ses connaissances hors pair des oiseaux nous fera découvrir le film « The Messenger », qu'il nous commentera.

Ce film montre les populations d'oiseaux en forte diminution et nous apporte des pistes de réflexion grâce aux images, commentaires et interviews explicites sur les menaces croissantes pesant sur la population aviaire : leurs causes : pesticides, chills, braconnage, tours en verre des villes modernes, pollution lumineuse et sonore, destruction d'habitat.

La presse avait qualifié ce film de magnifique, émouvant et spectaculaire ! Ne manquez pas ce rendez-vous et profitez de l'histoire d'après-midi pour venir nombreux !



### THE MESSENGER

LE SILENCE DES OISEAUX

DISPONIBLE EN DVD

**CENTRE CULTUREL DE COVE LA FORÊT**  
Salle Claude Domenech  
samedi 9 décembre 2017 - à 15 h.

Entrée Libre



# LA CHRONIQUE DE SYLVETTE III, REINE DE LA RUCHE (Chapitre II)

**Amis lecteurs, dans le numéro 24 des Petites chroniques de La Sylve, je vous ai raconté comment se passait l'hiver dans ma ruche : période très délicate où le manque de réserves, une colonie trop faible pour chauffer la ruche, le moindre dérangement, peuvent être fatals à notre survie. Sans oublier le terrible varroa que notre propriétaire tente tant bien que mal de nous aider à combattre.**

**Je vous raconterai toutes ces misères dans une future chronique.**

Aujourd'hui je vais vous narrer comment, il y a près de deux ans, j'ai pu succéder à une reine vénérée, remarquable pondreuse aux puissantes phéromones qui nous a guidées sur le chemin de la prospérité : miellées abon-

dantes, défense efficace de la ruche, gros effectifs d'abeilles d'hiver... Il m'a fallu relever un lourd défi pour imposer mon règne dans le cadre d'une succession organisée par les ouvrières depuis des millénaires.

Au fait, saviez-vous qu'autrefois on pensait que la reine était un mâle qu'on désignait comme le « roi des abeilles » ? Tant il était impossible pour les humains d'imaginer qu'une femelle puisse avoir tant d'importance dans la ruche !!!

## Ma prise de pouvoir



**T**out a commencé bien avant ma naissance. Notre reine respectée, Coyette II, régnait depuis plus de deux ans... Quel travail épuisant ! Près de deux

mille œufs par jour à la belle saison, ce qui peut représenter jusqu'à quatre millions d'œufs durant toute sa vie. Il arrive un temps où son unique réserve de sperme s'amenuise et la ponte diminue, ce qui est bien naturel. Les ouvrières sentent alors que la colonie pourrait courir à sa perte si cette situation venait à perdurer et à s'aggraver. Selon un instinct séculaire, elles décident dès lors de construire quelques cellules pour élever de jeunes reines : trois ou quatre au cas où un problème surviendrait à l'une d'elle durant son élevage. Pour ce faire, les cirières (parmi les très jeunes ouvrières) transforment des alvéoles ordinaires en les agrandissant car l'abdomen des futures reines sera un peu plus

long pour pouvoir contenir la spermathèque remplie à l'occasion du vol nuptial. J'y reviendrai plus loin.

C'est donc un œuf ordinaire qui sera pondu dans chacune de ces cellules agrandies. La différence se fera par la technique d'élevage de ces œufs. Les œufs et larves des abeilles « ordinaires » sont nourris de bouillie de miel et de gelée royale (pas plus de trois jours !), puis de pollen qui représente l'apport en protéines végétales. Traitement royal pour les futures reines : uniquement biberonnées à la gelée royale ! Ce sont les abeilles nourrices (entre le cinquième et le quatorzième jour de leur vie) qui secrètent cette substance blanchâtre et gélatineuse, à la fois acide et sucrée, qui contient des nutriments très riches, de nombreuses vitamines et protéines dont celle, bien spécifique, que les scientifiques ont baptisée « royalactine ».



Avec ce nourrissage de qualité exceptionnelle, la future reine pourra sortir de sa cellule au bout de 16 jours, contre 21 jours pour les abeilles. En effet la cellule royale qui contient la larve de future reine sera entièrement remplie de gelée royale, avant d'être operculée à cinq ou six jours pour permettre la transformation de la larve en nymphe sans intervention extérieure.



Me voilà donc élevée comme une future reine, sans m'imaginer que je ne suis pas la seule princesse en cours de formation et qu'une reine toujours incontestée, la vénérée et intransigeante Coyette II, impose encore sa loi dans la ruche... ou du moins croit imposer sa loi, car ce sont les abeilles, et elles seules, qui ont déclenché à son insu le processus de succession.

Par sagesse et instinct immémorial, et peut-être aussi en constatant dans SA ruche la présence de cellules anormalement grosses, elle se décide donc à partir préventivement pour éviter des conflits mortels (une jeune reine est généralement plus puissante qu'une ancienne) et surtout pour permettre à l'espèce de coloniser d'autres espaces naturels tant que sa faculté de ponte reste encore assez satisfaisante. Ce sera l'exil volontaire que l'on appelle « essaimage ».

Ainsi Coyette II va pondre abondamment puis partir vers d'autres lieux, avec près d'un tiers de la population de

la ruche et beaucoup de réserves de miel ! Ce sera l'objet d'une autre chronique dès que sa Majesté me racontera par messenger spécial ce qui aura été le second et dernier vol de sa belle vie ! Son espérance de vie peut d'ailleurs aller jusqu'à cinq ans.

Voilà donc la ruche momentanément orpheline, bizarrement calme. Mais l'excitation va vite survenir dès l'éclosion des nouvelles princesses héritières tant attendues.

Le hasard fera que moi, future Sylvette III, je vais déchirer la première l'opercule de ma royale cellule.

Naïvement, je pensais être la seule élue, lorsque je constate que d'autres grosses cellules sont prêtes à donner naissance à des rivales. Insupportable ! Contrairement aux ouvrières dont le dard de défense est en forme d'hameçon qui s'accroche à la victime et fait mourir l'agresseur, celui de la reine est lisse et peut piquer plusieurs fois sans dommage. Pire que dans un scénario d'un sombre épisode des « Rois Maudits », je décide de m'imposer en éliminant mes rivales avant qu'elles n'aient eu le temps de sortir de leur cellule. Mon règne débute par des meurtres... car il ne peut y avoir qu'une seule reine dans la ruche.

Pour autant, les abeilles ne me reconnaissent pas trop en qualité de reine car je ne ponde pas encore. Je ne peux pas pondre puisque je n'ai pas encore été fécondée. Bien sûr il y a des mâles dans la ruche, ceux qu'on appelle « faux bourdons ». Ils sont nés d'œufs normaux sur lesquels la reine n'a pas déposé de sperme lors de la ponte... mais voilà, ces bourdons aptes à la fécondation sont tous mes frères et, pour des raisons génétiques, ils ne peuvent s'accoupler avec moi. Inceste interdit comme chez vous, les humains ! Il faut donc que j'utilise une stratégie nuptiale... pour trouver des mâles d'autres colonies.



Cinq à six jours après ma naissance me voilà mature. En début de soirée par un jour ni pluvieux, ni trop chaud, ni trop froid, je sors seule de la ruche pour un tout petit vol d'entraînement dont le but principal est de libérer des phéromones puissantes pour signaler aux mâles des environs qu'il y a un cœur à prendre, une jeune reine vierge à féconder. Ce signal odorant peut être perçu jusqu'à dix kilomètres de la ruche, voire plus ; c'est dire que les candidats célibataires ne vont pas manquer au rendez-vous du lendemain.

En effet, je me prépare dès le lendemain pour LE vol nuptial qui sera l'équivalent du sacre à la basilique de Saint-Denis pour les rois de France ! Comme celles qui m'ont précédée dans cette fonction royale, j'ai choisi de décoller en début d'après-midi, vers 14 heures. 20 °C : c'est la température idéale. Un rassemblement de bourdons (toutes espèces d'*apis mellifica* confondues, car je n'ai rien contre le métissage et la mixité sociale !) s'est réuni à environ dix mètres de hauteur à proximité du rucher. Un petit nuage frivole que je rejoins rapidement. Des ouvrières bruyantes et excitées sont sorties de la ruche et poussent leur princesse en la mordillant, accompagnant mon envol un peu lourd. Les autres ruches sont anormalement calmes. Arrivée au milieu de mes prétendants, je décide de les soumettre à une épreuve de sélection en prenant de l'altitude. Je ne veux que des gènes de premier choix. Qui m'aime me suive ! Et à plus de vingt ou trente mètres de hauteur s'il le faut ! Et beau-

coup, épuisés, abandonnent sans savoir qu'ils ont sauvé leur vie par manque de vigueur masculine.

L'accouplement a lieu en vol et dure à peine cinq secondes. En m'agrippant avec ses six pattes crochues, chaque mâle sort son endophallus difficilement et dépose son sperme dans mon abdomen. En fait c'est bien plutôt un accouplement qu'une fécondation, car le sperme est stocké dans ma spermathèque. Je ne l'utiliserai que lors de ma ponte toute ma vie durant. C'est ainsi que je m'accouple avec une quinzaine de mâles pour constituer cette réserve de vie, car je ne serai plus fécondable après les trois premières semaines de ma longue vie.

Pour eux, les valeureux mâles, c'est plutôt la mort qui les attend : durant l'opération le mâle se paralyse, perd souvent ses organes génitaux et retombe à terre sans vie. Pour moi, malgré le vacarme de mes sujets autour de ma ruche pour effrayer d'éventuels prédateurs, la redescente est périlleuse car un frelon asiatique, une mésange, un martinet en maraude, une poule égarée, que sais-je encore ?, peuvent me tuer et rendre la ruche définitivement orpheline... puisque j'avais sauvagement assassiné les autres princesses juste après ma naissance.

Mais tout s'est bien passé ce jour-là. Les abeilles qui ont assisté à mon vol nuptial témoignent de la bonne nouvelle à leurs sœurs qui exultent bruyamment. Me voilà de retour, déjà entourée d'une cour attentionnée qui me nourrit (gelée



royale bien sûr !), me réchauffe, me nettoie, me guide... Je ne ressortirai de ma ruche que pour l'essaimage dans quelques années. Vie un peu monotone, je dois le reconnaître.

Pour asseoir mon pouvoir, j'émetts une phéromone unique et particulière que s'empressent de diffuser les abeilles ventileuses dans tous les cadres de la ruche. Chaque ouvrière en sera imprégnée et en reconnaîtra les ordres futurs. Une carte d'identité olfactive, en somme. Pas question qu'une de mes abeilles se présente à l'entrée d'une autre ruche avec cette odeur : elle serait immédiatement repérée et tuée par les gardiennes. Même règle de vie dans ma ruche : pas d'intruses, pas d'étrangères ! Pour ce cercle d'intimes serviteurs qui m'entourent, je dispose d'une autre méthode de proximité pour communiquer mes ordres : j'agite mes ailes en émettant des bruits qui sont autant de signaux impératifs.

Cependant, je dois attendre encore une dizaine de jours avant de pouvoir commencer à pondre. Parfois, par manque d'expérience, je laisse tomber deux œufs dans la même cellule. Les ouvrières se chargent de réparer ma bévue, sans commentaire désobligeant. Devenir reine, ça s'apprend aussi. Je féconde chaque œuf avec un peu de sperme en réserve, mais pour créer des mâles – il en faut bien un peu dans la ruche – rien de plus que l'œuf non fécondé.

Comme mon unique travail physique est de pondre, dame nature ne m'a pas encombrée d'outils inutiles. En effet je ne dispose pas de glandes cirières, de brosses et de peigne à pollen, mon odorat n'est pas fameux et ma langue est plus courte puisque je n'aurai jamais à visiter une fleur pour récolter le nectar. Par contre, mon abdomen est près de cinq millimètres plus long que celui des ouvrières, spermathèque oblige. Je dois convenir également que le fait de ne voler que deux fois dans ma vie contribue aussi à ma longévité exceptionnelle.

C'est donc ainsi que j'ai pris le pouvoir dans la ruche où je suis née, moi, reine Sylvette III, et j'espère bien que mon propriétaire sera satisfait du travail de ma ruche. Certains apiculteurs n'hésitent pas à tuer eux-mêmes une reine un peu faiblarde avant l'essaimage pour lui substituer une autre plus jeune, élevée à l'extérieur ! Mais le nôtre laisse faire la nature et c'est bien ainsi ; je me sens rassurée...

Au fait, le récit de mon vol nuptial vous a peut-être évoqué la fameuse « lune de miel » qui suit vos mariages humains. Autrefois une croyance populaire incitait la jeune mariée à consommer beaucoup de miel durant le mois (une lunaison) suivant les épousailles pour favoriser sa fécondité. Quelle belle publicité pour le miel n'est-ce pas ?



À bientôt de vous retrouver pour une autre chronique.

---

*Pour Son Altesse Royale, Sylvette III, reine de la ruche,  
son secrétaire particulier :  
Michel Guillerault-Bonnet*

---

# LES GRILLAGES DE CHANTILLY

**Dans le petit monde des amoureux de la forêt de Chantilly, quand on se rencontre, on parle grillages... Eh oui, ils poussent toujours plus dru ! Cette année, huit engrillagements supplémentaires... ! Ce qui donne un total de 73 parcelles sur 558 touchées par l'engrillagement, soit plus de 13 % de la forêt touchés.**

**A**u rythme de cinq à six nouveaux engrillagements par an, c'est près de 20 % des parcelles qui seront meublées de grillages dans cinq ans... Il ne faut pas espérer que dans le même temps, on supprimera ceux qui n'auraient plus de raison d'être maintenus, les plantations qu'ils protègent de la dent de nos cervidés ayant suffisamment grandi.

## Une montée irrépressible des engrillagements

En effet, depuis une dizaine d'années, les plantations de chênes sessiles réalisées sur coupe rase se sont soldées par de nombreux échecs entraînant des « regarnis » successifs qui repoussent à plus tard l'enlèvement des protections.

De plus, la pression des cervidés, privés de gagnage, va se reporter sur les autres quartiers de la forêt et alimenter encore la spirale des engrillagements, car il faudra aussi protéger les parcelles où une régénération naturelle pourrait être attendue...

À terme très court, avec le rétrécissement des gagnages et l'augmentation des dégâts, le maintien d'une population importante de cervidés ne sera, tout simplement, plus possible...

Mais, à plus long terme, la montée des engrillagements pose aussi une autre question : quel visage de la forêt de demain nous préparent-ils ?

## Quelle forêt pour demain ?

Le promeneur constate que des parcelles engrillagées où les premières planta-

tions ont été faites il y a déjà plus de cinq ans ressemblent encore à des friches arborées plutôt qu'à de futures futaies de chênes, tandis qu'ailleurs elles sont totalement colonisées par des graminées. Enfin, on voit des parcelles où les échecs successifs du chêne ont fini par amener le forestier à conclure en remplaçant les chênes disparus par des résineux. On est loin de l'objectif, affiché en début d'aménagement, d'une régénération axée sur l'implantation du chêne sessile pour remplacer notre chêne « indigène », le chêne pédonculé, jugé trop sensible à la sécheresse pour résister au changement climatique annoncé.

Comment expliquer ces échecs alors que des plantations plus anciennes, de chênes comme de hêtres, réparties, sur tout le massif, ont parfaitement réussi ?

Peut-on éviter, ou tout au moins limiter, cette pratique de la coupe rase suivie de plantations qui débouche trop souvent sur l'appauvrissement des sols forestiers de Chantilly, déjà très pauvres, et l'implantation des graminées aux dépens des boisements ?

Comment éviter un retour à l'enrésinement au détriment du maintien des feuillus ?



## Plantations ou régénération naturelle ?

Une réponse est la régénération naturelle, alternative bien connue et préconisée par les forestiers et les scientifiques. Elle est beaucoup plus respectueuse de la biodiversité, de la continuité écologique et des sols que la plantation. D'ailleurs, les gestionnaires de notre massif de Chantilly assurent lui donner la priorité. Mais la notion de priorité reste encore à définir ! Et le ressenti de l'observateur l'amène à soulever parfois des interrogations sur les choix retenus.

Il est vrai que, dans bien des quartiers de notre forêt, de vieux taillis de tilleul dominés par quelques rares chênes dépérissants ne laissent guère l'espoir d'un renouvellement naturel et il faut bien, dans ce cas, en venir à la plantation... Mais il est également vrai qu'au cours des dernières années, bien des parcelles à régénérer ont été livrées au traitement *coupe rase et plantations*, alors qu'elles comptaient encore un nombre significatif de chênes semenciers ou qu'un semis déjà en place paraissait suffisant pour parier sur un renouvellement naturel.

---

Par Pierre BECHET

---

Article paru  
en mars 2017  
dans le  
bulletin n° 41  
de la  
S.A.F.H.E.C. <sup>1</sup>

**la montée des engrillagements pose aussi une autre question : quel visage de la forêt de demain nous préparent-ils ?**

Laisser ses chances à la régénération naturelle ne donnerait sûrement pas les chênaies régulières auxquelles les forestiers rêvent. Mais cela permettrait de faire des économies sur la monoculture du chêne sessile très coûteuse en travaux et qui, de surcroît, prolonge la durée des engrillagements du fait des années perdues à regarnir des plantations en échec.

Enfin, pourquoi ne pas favoriser le développement d'autres essences ? À commencer par le hêtre dont les nombreux exemples de réussite dans notre forêt montrent sa capacité à se contenter de notre faible pluviométrie. Mais aussi des essences secondaires introduites dans les plantations récentes, comme le châtaigner qui semble avoir mieux résisté aux sécheresses que le chêne sessile.

Voilà quelques réflexions pour alimenter les interrogations sur les grillages passés, présents et à venir !



<sup>1</sup> société des amis des forêts d'Halatte, Ermenonville et Chantilly

# COHABITER AVEC LE BLAIREAU



**Dans le cadre des conférences de La Sylve, Virginie Boyaval, spécialiste des blaireaux, est venue, le 29 octobre 2016, nous entretenir de cet animal injustement malaimé.**

**Le blaireau est présent sur presque tout le territoire français, mais il est rare de l'observer dans la nature, car il ne sort de son gîte qu'à la tombée de la nuit. De jour, c'est la découverte d'une entrée de terrier, abritée sous un arbre ou dans une haie, qui suggère la présence de cet animal discret. Cette vie nocturne et souterraine a valu au blaireau une mauvaise réputation, colportée au fil des siècles, de sorte qu'il a été considéré, avec les autres « puants », comme une espèce qu'il fallait détruire à tout prix.**

**Les images filmées par Virginie Boyaval à la fois instructives et émouvantes, tout comme le texte ci-dessous qu'elle a écrit pour les petites chroniques de La Sylve, nous permettent de comprendre le mode de vie du blaireau, les relations qu'il entretient avec les autres membres de son clan, le milieu dans lequel il progresse et les menaces qui pèsent sur lui, dont la plus redoutable est celle du chasseur quand il se montre ignorant et cruel.**

**S**uivez-nous sur la piste du blaireau, apprenons à mieux le connaître pour mieux l'accepter et le préserver.

Le 9 juillet 2016, un chasseur fait rentrer volontairement ses chiens dans un terrier où vit une famille de blaireaux. À l'image du maître, les chiens ont eu une volonté hargneuse de tuer tous les occupants du terrier.

Comme si le massacre ne suffisait pas à calmer sa haine et sa frustration, le chasseur décide de laisser volontairement un petit blaireautin, encore vivant, agoniser sur les cadavres de sa famille.

Ne ressentant aucun remords, ni de honte, ce chasseur sans scrupules s'est vanté de ses exploits auprès de ses voisins. Il a éclaté de rire en parlant du blaireautin qui était en train de « crever » seul, dans le terrier.



Conférence de la Sylve le 29 octobre 2016

L'état d'esprit de cet homme représente bien la mentalité des Français vis-à-vis de cet animal, aussi bien des destructeurs, chasseurs, mais aussi du Gouvernement qui accepte ce genre de cruauté.

Heureusement, une personne avec du cœur a été choquée par le récit sadique et pervers de ce chasseur et a eu le courage d'aller sur les lieux du massacre pour se rendre compte de l'horreur et n'a eu qu'un seul réflexe, sauver cette petite blaireautine apeurée,







qui était en boule sur le corps sans vie d'un de ses parents.

Elle a aussitôt été emmenée à mon centre MELES<sup>1</sup>, centre de soins pour les mammifères sauvages spécialisé sur les blaireaux.

Je fus surprise de l'âge de cette blaireautine, appelée Misty. À son arrivée, elle pesait seulement deux kilos et ses canines définitives n'étaient pas encore sorties. Elle était alors âgée seulement de deux mois et demi. Misty était née début mai et elle n'aurait jamais pu survivre sans sa mère.

Son regard triste en disait long sur son histoire, sur ce qu'elle avait vécu et ressenti. Son état de santé montrait à quel point elle avait été traumatisée émotionnellement et physiquement. Deux mois plus tard, elle a rejoint le terrier où vivent d'autres blaireaux. Elle a pu ainsi reprendre goût à la vie mais elle n'a pas oublié que l'homme pouvait être très cruel vis-à-vis de son espèce.

C'est donc depuis plus de douze ans que j'étudie une dizaine de familles de blaireaux en forêt de Compiègne dans l'Oise et que j'ai créé l'association MELES afin d'essayer d'aider le blaireau. J'ai voulu dénoncer le déterrage, une technique de chasse autorisée en France qui consiste à mettre des chiens dans les terriers et à creuser pendant plusieurs heures pour extraire les blai-

reaux et ensuite les tuer. Chaque année, à partir du 15 mai, des concours et des championnats sont même organisés, où plusieurs centaines de blaireaux sont massacrés pour le simple plaisir de ces chasseurs. C'est donc par l'intermédiaire de mes films et de mes livres que j'essaie de sensibiliser le grand public et les enfants sur cet animal, injustement détesté.

Tout comme Misty, chaque année des blaireautins sont victimes de la cruauté des humains, les mères sont tuées laissant ainsi des orphelins. Chaque année, MELES recueille donc, ces jeunes, afin de les réhabiliter dans la nature. Depuis plusieurs années, un suivi sur ces blaireautins est réalisé avec un protocole scientifique. Ces études de suivi sont très concluantes et les résultats sont inédits. L'étude comportementale est très intéressante en fonction des caractères de chaque individu. Très rapidement, les blaireautins orphelins retrouvent leurs instincts sauvages et réintègrent spontanément des clans déjà existants. J'ai également pu constater des comportements incroyables comme la cohabitation avec certaines espèces animales sauvages. Ce travail d'éthologie réalisé depuis toutes ces années m'a permis de mieux connaître ces animaux, de m'insérer au milieu de leur vie pour mieux les protéger.

En guise de témoignage personnel, je viens de sortir mon dernier livre « Ma Tribu » qui est l'histoire vraie d'une relation privilégiée que j'ai vécue avec les blaireaux mais aussi avec les animaux qui les entourent.

---

Par Virginia BOYAVAL

---

Virginia Boyaval est éthologue sur le blaireau, présidente de l'association MELES qui, notamment, gère un centre de sauvetage et de soins des mammifères sauvages.

www.meles.fr  
06.24.94.35.09

<sup>1</sup> *Meles meles* est le nom scientifique du blaireau eurasiens

# Les Thamnurgus Eichhoff de Picardie Une chasse subtile

**Inutile d'inspecter les fleurs : les coléoptères *Scolytidae* doivent être recherchés sur les arbres. C'est sur les troncs, les branches, les brindilles, que l'on pourra parfois les apercevoir avant qu'ils ne s'enfoncent dans le bois. Cependant, en Picardie, trois espèces font exception et accomplissent leur cycle biologique dans des plantes herbacées : *Hylastinus obscurus* Marsh, que nous n'avons jamais rencontré, inféodé aux trèfles, et les deux *Thamnurgus* que nous allons rechercher en forêt de Chantilly.**



*Euphorbia amygdaloides*,  
plante hôte de cet insecte

- ***Thamnurgus varipes* Eichhoff** vit dans les euphorbes des bois (*Euphorbia amygdaloides*) et apparaît, selon les années, fin mars ou début avril. Nous le trouverons en train de forer la tige rouge de la plante, à mi-hauteur, et, si nous arrivons trop tard, un petit trou bien visible sur la tige trahira sa présence. En forêt de Chantilly nous l'avons rencontré en grand nombre le 4 avril 2002, attaquant un parterre d'euphorbes, et encore l'insecte choisira des euphorbes poussant sur sol carbonaté, calcique, ou à la rigueur neutre, mais jamais sur sol acide sur lequel, pourtant, on trouve la plante.

La nouvelle génération hivernera dans la tige dans laquelle elle s'est développée. Là encore, un peu d'attention nous permettra de le récolter facilement. Parmi les euphorbes bordant les chemins, celles présentant un aspect maladif, feuilles pendantes et pousse terminale sèche, peuvent abriter l'insecte. En fouillant la tige d'une euphorbe ainsi flétrie, nous avons découvert onze exemplaires le 13 novembre 2011. Ce *Thamnurgus* ne dépasse pas 2,5 millimètres, ce qui explique qu'une tige peut en abriter beaucoup.

- ***Thamnurgus kaltenhachi* Bach** semble moins commun en forêt de Chantilly, mais nous l'avons rencontré plusieurs fois. De même taille et peu différent de son cousin *thamnurgus varipes*, il s'en distingue par la dense et forte ponctuation de sa cuticule, mais surtout par ses mœurs originales. En effet l'insecte nidifie dans les tiges de la germandrée (*teucrium scorodonia*) sur laquelle il provoquera l'apparition de galles. C'est dans ces galles qu'on pourra le débusquer à la fin de l'été, et c'est de cette façon que nous l'avons rencontré le 9 septembre 2004 en plusieurs exemplaires. Nous l'avons également observé dans d'autres forêts de la région (Ermenonville, Hez-Froidmont) dans les mêmes conditions, aussi bien au printemps qu'en hiver.

Il faut reconnaître que la famille des *scolytidae* n'excite guère l'ardeur des entomologistes, même si leur impact sur la santé des forêts a amené certains spécialistes à les étudier de près. Mais nos deux *thamnurgus*, bien cachés dans leurs plantes, sans danger pour les cultures, et d'une taille bien modeste, ont eu longtemps la réputation d'être rares, tout simplement parce qu'ils n'intéressaient personne. Bien présents dans nos forêts picardes, leur recherche nécessite uniquement de savoir repérer et observer leur plante hôte.



*Thamnurgus varipes*

Paru dans  
L'ENTOMOLOGISTE  
PICARD N° 23 - 2013

---

Par Jean-Claude BOCQUILLON

---

#### Bibliographie

Alfred BALACHOWSKY, 1949 - *Coléoptères Scolytides* - Faune de France n° 50.  
Librairie de la faculté des sciences - Paris.  
Éric DE LACLOS, 2003 - *Les Scolytes de Bourgogne* -  
Société d'histoire naturelle d'Autun



# CROIX DU VALOIS

**Si vous ne leur avez jeté qu'un coup d'œil en passant, peut-être n'avez-vous vu qu'une ferraille abandonnée qui rouille en attendant de disparaître dans l'oubli. C'est en effet le sort qui attend les croix qu'on ne regarde plus.**

**Mais si vous les observez, si vous vous en remplissez les yeux, alors tout change...**

## De la terre au ciel

**L**a branche verticale unit le ciel à la terre, tel l'axe du monde ; elle figure la descente de l'énergie, la plongée en soi ; ou bien l'appel vers le spirituel, vers l'au-delà du visible.

Sur la branche horizontale, nous parcourons le monde, nous embrassons tout le champ du possible. Opposition fondamentale : vie et mort, espace et temps, matière et esprit.

Haut, bas, gauche, droite : quatre éléments qui déterminent le mouvement, source de toute création. D'où que nous venions, nous repassons par le centre qui rassemble et fond toute la diversité des branches, le centre, ce lieu où convergent les énergies, ce point essentiel de la croix.

## La piété d'autrefois

Promenons-nous dans les bois, sur les places et par les chemins : nous sommes bien dans une région [de tradition] catholique ! Partout figure le rappel du supplice du Christ : les 229 croix recensées dans le Valois témoignent de la piété d'autrefois. Il y a un siècle ou deux, le total était sûrement beaucoup plus élevé : car une estimation de quatre ou cinq croix par paroisse paraît vraisemblable...

## Comment se présentent-elles ?

Une majorité de croix en fer forgé. Davantage que les tailleurs de pierre ou les menuisiers, les forgerons ont laissé des témoignages de leur art. Autrefois, dans ces terres de culture, les maréchaux-ferrants avaient bien du travail, avec tous les bœufs et les chevaux à ferrer. Parfois, le modèle du forgeron ayant plu, on lui passait une nouvelle commande. C'est ainsi que certaines croix proches se ressemblent, de même que certaines églises de paroisses voisines ont un air de famille.

Elles sont de taille très variable. En gros, on trouve trois sortes de croix : les très grandes (celles de Betz et de Béthisy-Saint-Pierre, culminent à 5,50 m), les croix moyennes sur un socle bas ou moyen (par exemple, près de Rocquemont) et les petites croix, juchées sur un fût parfois très élevé (comme à Nanteuil). Les dimensions sont notées pour un certain nombre de croix, de même que l'orientation. Celle-ci respecte rarement la tradition (le Christ regardant vers l'ouest), mais ceci peut s'expliquer par le fait que les croix ont parfois été déplacées.

## Un repère sûr

La croix salue ceux qui arrivent au village. Autrefois, chaque voie d'accès à la paroisse en portait une, à la limite des maisons. Une sorte d'enceinte symbolique était ainsi formée. L'exemple le plus complet qu'on puisse voir dans notre région est celui de Brégy. Par quelque route qu'on arrive, on est accueilli par l'une des quatre magnifiques croix. De même à Montagny-Sainte-Félicité, sur trois des routes et en outre, sur la place.



Coye-la-Forêt – Calvaire du Four à Chaux

Au-delà de la croix, on changeait de territoire ; parfois, la justice n'était plus la même. C'étaient donc des lieux où on pouvait se réfugier, les « lieux de sauveté » du Moyen Âge : ainsi, dans *Le Roman de Renart*, Tibert le chat échappe-t-il à Renart en grimpant sur une croix de chemin.

Aujourd'hui, les croix sont toujours des repères. Pour indiquer le chemin, l'endroit où tourner, en ville pour marquer la limite entre quartiers. Elles servent aussi de but de promenade, de lieu de rendez-vous.

## De quand datent-elles?

Les croix de pierre sont les plus anciennes, certaines remontent au Moyen

Âge. Les croix de bois sont toujours récentes, car en cinquante ans le bois est pourri et doit être remplacé. Les croix de fer sont en majorité du XIX<sup>e</sup> siècle. La croix de Courteuil est celle qui porte la date la plus ancienne : 1777.

Il est bien difficile de dater les croix : comment savoir si nous nous trouvons en présence de la croix d'origine (dont on peut trouver la date de plantation dans les registres paroissiaux), d'une croix différente qui l'a remplacée ou d'une croix nouvelle s'inspirant de l'original déposé ?

Par rapport à d'autres régions de France, les croix de fer du Valois sont dans l'ensemble plutôt simples. C'est presque toujours le cas des croix de chemins, les plus exposées aux intempéries ou aux mains impies, et dont les ornements ont rarement supporté sans dommages l'épreuve du temps : il manque une volute ici, une boule là.

En général, les croix plus compliquées, plus décorées (qu'on trouve souvent dans les villages, sur les places) sont les plus récentes : il en est ainsi de la plupart des croix en fonte qui se trouvent à la fin de ce numéro.

Très rarement, la croix elle-même, ou le socle, porte des indications, notamment la date de plantation. Les quelques dates du XIX<sup>e</sup> siècle parvenues jusqu'à nous peuvent permettre parfois de généraliser et d'attribuer une époque à un type de croix.

En cas de remplacement, il arrive qu'on réemploie une croix très différente. C'est une pratique courante aujourd'hui : plutôt que de faire fabriquer une croix neuve, on en prend, par exemple au cimetière, une vieille qui ne sert à rien et qui, dérouillée et repeinte, commence une nouvelle carrière.

Ceci explique que le socle de pierre est souvent beaucoup plus ancien que la croix. Seule la partie tombant en ruines a été remplacée, mais en gardant le même



socle. Car il s'agit d'une borne sacrée, dont l'emplacement, fixé à l'origine, est immuable. Une croix n'est jamais placée au hasard. Sa plantation obéit toujours à un motif précis. Autrefois, déplacer une croix aurait été commettre un sacrilège. Il est vrai que le sens authentique d'une croix ne se comprend que sur le lieu où elle a été plantée.

Une exposition de croix de chemins ne serait qu'un rassemblement d'objets d'art, sans âme. Ce qui donne son caractère à chaque croix, ce n'est pas seulement sa forme, c'est son accord profond avec le lieu, la végétation, le paysage.

### Coye-la-Forêt, croix d'Hérivaux

Calvaire de la rue d'Hérivaux, au carrefour avec la rue Blanche. La rue d'Hérivaux prend à gauche dans la Grande Rue, en face de la place de la mairie. La croix se trouve devant une rangée de tilleuls et est entourée d'une grille métallique. Hauteur totale : 2,30 m.

Inscription sur le socle : Ô vous tous qui passez par ce chemin / arrêtez-vous un moment considérez / et voyez s'il est une douleur / pareille à ma douleur / THREN I 12



Coye-la-Forêt – Croix d'Hérivaux

Il s'agit sans doute de l'ancien calvaire du carrefour de la Croix Rouge, situé jusqu'en 1811 au croisement de la Grande Rue avec la rue du Puits et celle de l'Abreuvoir.

### Coye-la-Forêt, calvaire du Four à Chaux

Au croisement de la route de Lamorlaye et de la rue du Four à Chaux, sur la gauche en allant vers Lamorlaye. Socle : 1,50 m ; croix : 2 m.

Ce calvaire est aussi connu sous le nom de « calvaire de la mission ». En effet, en octobre 1783, le curé d'alors, Messire Despommier, fit faire une mission par trois prêtres et, pour en perpétuer le souvenir, fit ériger un calvaire à l'extrémité de la Grande Rue. Ce calvaire coûta 19 livres et 12 sols : soit achat du Christ à Paris : 12 livres, rafraîchissement à la personne qui avait apporté le Christ : 12 sols, façon de la croix : 1 livre, scellement de la croix : 6 livres.

Dans un article de « La Vie catholique » de 1931, on apprend que le 30 brumaire an II (20 nov. 1793), une « horde impie » renversa les monuments religieux de Coye et notamment le calvaire de la mission. Celui-ci fut ensuite réédifié par le sieur Denis Lefebvre à l'extrémité de son four à chaux. Mais, le 8 avril 1805, « certains révolutionnaires entêtés déchaînèrent leur haine sur le calvaire de la mission. Le Christ et le fût de la colonne placé sur piédestal furent brisés. »

En 1853, une nouvelle école fut créée rue de la Rivière (aujourd'hui, n° 10 rue de l'Abreuvoir), les filles étant séparées des garçons. L'abbé Delachapelle, curé de la paroisse (qui fit construire à partir de 1869 l'église de Coye), pour marquer cet événement important de la vie de la cité, fit réédifier à ses frais l'ancienne croix de mission démolie. Il fit exécuter la croix par son parrain, M. Dangu, maréchal-ferrant à Puits-la-Vallée (près de Froissy). Il existe encore à Puits-la-Vallée une croix qui ressemble beaucoup à celle de Coye : elle est due sans doute au même M. Dangu.

(Elle se trouvait dans le cimetière, puis fut plantée dans la cour de l'école et se trouve aujourd'hui dans l'église.)

## **Coye-la-Forêt, calvaire de la Croix Sainte-Anne**

Il y avait également le calvaire de la Croix Sainte-Anne, élevé sur un terrain communal, rue du Clos des Vignes. Il fut abattu en 1793. Le socle de ce calvaire fut laissé à ce moment-là. On lui donna alors le nom de Pyramide, qui dut servir d'autel de la Patrie ; la place qui l'entourait s'appelait la « Place de la Pyramide ». Et c'est là que pour les fêtes républicaines se rendaient les cortèges précédés des autorités civiles. On partait de l'église, devenue le Temple de la Raison, et l'on se recueillait devant la colonne civique, avant d'entendre toutes sortes de harangues vantant les bienfaits des temps nouveaux. Tout près était planté l'arbre de l'égalité. On chantait des chants patriotiques, comme par exemple pour la fête de la « Fédération » (le 14 Juillet), ou la fête du 10 Août, fête des sans-culottes.

Quel a été dans la suite le sort de ce calvaire ? Une décision datée du 11 juin 1820 du Conseil municipal fit détruire la Pyramide. Après la tourmente révolutionnaire, cette croix a-t-elle été rétablie ? C'est ce qu'on ignore. Mais d'après une tradition respectable, la croix monumentale fixée sur le mur derrière les fonts baptismaux de décembre 1880 à mai 1968 et maintenant placée au chevet, ne serait autre que l'ancien calvaire de la Croix Sainte-Anne du Clos des Vignes. Si cela est exact, ce ne pourrait être que celle qui remplaça la croix démolie en 1793.

## **Coye-la-Forêt, calvaire des Trois Évêchés**

Il y avait ici, jadis, un calvaire qu'on nommait le calvaire des Trois Évêchés. On



Coye-la-Forêt – Croix d'Hérivaux

l'appelait ainsi à cause de sa situation géographique. Il se trouvait, près du Ru Saint Martin, où d'ailleurs autrefois se dressait une chapelle, à la limite des trois évêchés : de Paris par Coye, de Beauvais par Lamorlaye, de Senlis par Chantilly. Ce calvaire perdit son nom en 1792 à la suppression de l'évêché de Senlis et au rattachement de Coye au diocèse de Beauvais. Il y a une quarantaine d'années on pouvait encore apercevoir, au bout de l'allée des peupliers à gauche, les pierres de base de ce calvaire qui n'a survécu en aucune façon et a disparu définitivement, probablement au moment de la Grande Révolution.

---

*Par Florence MONTREYNAUD  
in La Rurale – 1986 –  
Vie et histoire des villages du Valois*

---



# UNE HISTOIRE DE LA MARCHÉ EN FORME D'ÉLOGE

**Sous les yeux ébahis de sa mère, le bébé réussit à se mettre à genoux, puis il se dresse, titube et retombe. Il recommence, tient debout et met un pas devant l'autre ; c'est gagné, la mère applaudit.**

**Mettre un pied devant l'autre, c'est ainsi que la marche commence et que les plus aventureux partiront les premiers à l'assaut de l'inconnu – un long voyage de découverte qui ne s'arrêtera plus .**

**E**n écrivant cette *Histoire de la marche*, Antoine de Baecque, historien, critique et professeur d'histoire du cinéma à l'École normale supérieure, répond à l'attente des millions de marcheurs qui sillonnent chaque jour les routes du monde.

La variété des expressions associant marche et chemin témoignent de cette union : montrer le chemin, se mettre en chemin, le chemin des écoliers, les chemins de traverses, les chemins de Compostelle...

Antoine de Baecque, dans son livre, nous ramène aux premiers pas de l'humanité, évoque les peuples et métiers de marcheurs, les premiers nomades, les bergers transhumants, les chemins des colporteurs dans les Alpes, les compagnons du tour de France, les marches militaires, les pèlerinages. Il nous entraîne aux sources du Gange, sur les chemins des Croisés, du Tokaïdo (une voie de 500 km environ ouverte au x<sup>e</sup> siècle de Kyoto à Edo, les deux capitales impériales du Japon), sur la route de la Mecque...

Plus près de nous, il décortique la conquête des Alpes par les marcheurs du xviii<sup>e</sup> siècle, la traversée des Alpes – depuis le lac Léman jusqu'à Nice par le GR5 – vers la fin des années 50, puis la *Via Alpina*, le grand rêve des marcheurs européens, qui traverse huit pays de l'Union.

Peu à peu on est passé de la marche, exercice souvent solitaire, à la randonnée qui draine en toute saison, mais surtout en été, des millions de jeunes et moins jeunes, sur les sentiers fléchés qui se sont multipliés grâce au Comité national des sentiers de grande randonnée (CNGR), créé après la dernière guerre et devenu depuis 1978 la Fédération française de la randonnée pédestre (FFRandonnée).

« Aujourd'hui, écrit Antoine de Baecque, randonner, ce n'est plus seulement mettre un corps en marche, c'est désormais redonner vie au sentier en protégeant une région de la désertification, approcher pas à pas la nature sans la dénaturer... »



Y-a-t-il une meilleure façon de marcher ? Antoine de Baecque consacre un chapitre à ce sujet. Un autre chapitre est dédié aux flâneries et promenades urbaines.

Moi aussi, j'ai beaucoup marché, dès le premier âge. Ma mère qui supportait mal les réflexions désobligeantes, voire méchantes, de sa belle-mère n'en pouvait plus à certains moments. Elle me prenait par la main et me disait : « Viens on va marcher ! ». Nous partions à grande enjambées, j'avais du mal à suivre. Lorsque la maison disparaissait à nos regards, elle ralentissait puis s'arrêtait au bord d'un talus en me disant : « Tu es là, toi ? », comme si elle m'avait oublié. Elle s'assoyait et me prenait dans ses bras – j'avais quatre ou cinq ans – puis se mettait à pleurer en silence. Les larmes coulaient de son visage sur le mien comme une source rebondissant en cascade. Elle m'essuyait d'un revers de son tablier et se frottait les yeux pour leur redonner de l'éclat. Nous revenions à la maison en musardant, nous n'étions pas pressés de retrouver le regard méfiant et jaloux de la belle-mère : « Où étiez-vous passés ? ». Ma mère, droite et fière, passait devant elle sans répondre ni la regarder, puis s'enfermait dans la cuisine pour préparer le repas du soir.



La marche peut aussi être un antidote aux côtés cruels de la vie. Pourquoi en serait-il autrement ? Elle traverse tous les événements de la vie, les bons et les autres.

Je continue de marcher, en groupe ou seul, comme Jean-Jacques Rousseau qui écrit dans *Les Confessions* : « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans les voyages que j'ai fait seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et qui avive mes idées. Je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. »

Mais vous rencontrerez dans ce livre beaucoup d'autres écrivains marcheurs, écologistes avant l'heure. <sup>1</sup>

---

---

Par Maurice DELAIGUE

---

---

---

<sup>1</sup> Henri Thoreau : *De la marche, éloge de la vie sauvage*, 1862  
Théophile Gautier : *Émaux et camées*, 1869  
Robert-Louis Stevenson : *Randonnée à pied dans les Cévennes*, 1876  
Victor Hugo : *Le Rhin*, 1841  
Étienne Pivert de Sénancourt : *Oberman*, 1799  
Rodolphe Toepffer : *Voyages en zigzag*, 1836  
Jean Loiseau, pionnier du camping pédestre, initiateur des GR et du CNSGR : *Camping et voyage à pied*, 1934 – *Les routes du marcheur*, 1938 – *Camping plein air*, octobre 1945.



# L'ASCENSION DU HUAYNA POTOSI, À 6 088 MÈTRES



**Dans le cadre des conférences organisées par La Sylve, Jean-Luc Mercier, tranquille sexagénaire de Gouvieux, est venu en voisin, le samedi 29 avril 2017, nous faire part de son aventure : de mars à octobre 2012, il a traversé l'Amérique latine à vélo, 7 000 kilomètres du nord au sud, du Vénézuéla à l'Argentine. De cet extraordinaire voyage qui a duré huit mois, au cours duquel il a traversé sept pays, l'aventurier a rapporté de somptueuses images qu'il nous a présentées et commentées et un livre *Symphonie des Andes à vélo*, dont le texte ci-dessous constitue un chapitre.**

## Mercredi 29 août 2012, une journée très particulière :

**L'**idée germe depuis l'ascension avortée du volcan Chimborazo en Équateur, celle de franchir la barre des 6 000 mètres d'altitude sur un des multiples sommets de la Cordillère des Andes. En même temps que le challenge de traverser du nord au sud ce continent sud-américain à vélo, j'ai en tête depuis longtemps d'aller taquiner un des nombreux sommets flirtant avec les 20 000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

L'occasion s'offre à moi lorsque je rencontre sur la route, à la sortie de Copacabana, un couple de jeunes normands, Pauline et Alexis, qui, comme moi, s'arrêtent à la maison des cyclistes de La Paz, en Bolivie. J'apprends en effet, lors de notre route commune de deux jours, que leur idée est de s'attaquer, eux aussi, à un sommet des Andes de plus de 6 000. Après avoir interrogé les quelques colocataires de la maison des cyclistes, leur choix comme le mien se portera sur un des deux sommets situés près de La Paz : le Huayna Potosi qui culmine à 6 088 mètres.

Les grandes décisions se prenant le plus souvent sur un coup de tête, l'affaire est entendue très rapidement. Reste à choisir maintenant l'agence de trekking qui nous conduira vers des hauteurs jamais atteintes. Durant ce temps de recherche d'une agence sérieuse, un quatrième larron se joindra à nous, Marc, un cyclo-voyageur belge qui traverse lui aussi l'Amérique du Sud, mais dans l'autre sens.

Nous sommes quatre : deux guides seront donc nécessaires pour tenter la grande aventure vers les cimes. Nous voilà maintenant engagés avec une agence qui nous paraît sérieuse, et reste désormais à définir le jour du départ en fonction, bien entendu, de la météo qui nous fait des caprices depuis maintenant deux jours. Une lecture sur internet nous indique une météo très favorable à partir du mardi 28 et ce, pendant trois jours.

Commence alors, pour cette équipe fraîchement constituée, une grande aventure à la fois sportive et humaine. Sportive à cause du challenge bien sûr, mais surtout humaine car elle va révéler, en très peu de temps, une cohésion et une complicité rarement rencontrées lors de mes voyages. Pauline, Alexis, Marc et moi allons vivre des instants savoureux en quelques jours de cohabitation, aussi



bien à la *Casa de ciclistas* qui nous héberge depuis quelques jours que sur les pentes du Huayna Potosi, montagne située dans la Cordillère Royale, à l'extrémité est du lac Titicaca en Bolivie. Une complicité forte va naître de cette rencontre fortuite en cette fin du mois d'août. Tout se présente bien pour réussir ce sommet, mais la prudence nous oblige à ne rien négliger dans la préparation.

La veille du départ, le sac est méticuleusement préparé. Le matin du départ, le petit déjeuner est soigné. Reste maintenant à rejoindre l'agence au centre de La Paz d'où nous partirons en camionnette avec toute la panoplie du parfait andiniste, l'alpiniste des Andes : pantalon et veste adaptés, gants, casque, cagoule, chaussures, crampons et piolet.

À la veille d'un tel challenge, je ne suis jamais rassuré. D'ailleurs, je serais inquiet de me sentir totalement rassuré. Je fonctionne ainsi.

Direction le camp de base situé à 4 800 mètres. Un long chemin sur l'*altiplano* nous fera découvrir quelques lacs rivalisant de couleurs ; et un cimetière posé au milieu de nulle part nous apprendra le massacre de mineurs perpétré le 24 mai 1965, à l'issue d'une longue grève.

Étrange et difficile décor dans cet *altiplano* écrasé de soleil et balayé par un vent d'hiver. Seuls quelques lamas rappelleront que la vie existe ici, dans ce plateau aride, avec au loin le sommet du Huayna Potosi qui semble nous attirer dans son territoire.

Le camp de base niché à 4 800 mètres enfin en vue, avec Yolanda, la gardienne des lieux, qui nous accueille chaleureusement par une poignée de main, quelques paroles gentilles et... un repas nécessaire. Malgré cet accueil, nous ne traînons pas et prenons la direction du deuxième refuge, le camp d'altitude situé à 5 130 mètres. C'est là que nous chercherons à trouver pendant quelques heures la quiétude des hauteurs et à renforcer nos globules rouges nécessaires pour les efforts à venir. Une montée rude dans la caillasse et une arrivée vers 14 h 30. Premières consignes de nos guides pour installer notre couchage à l'étage du refuge de pierres, puis pour rejoindre la salle à manger vers 17 h 30. Soupe, spaghettis et fricassée de viande, pain et boisson chaude. Nous sommes invités aussi à boire environ deux à trois litres d'ici le départ de demain, histoire d'avoir une bonne fluidité du sang et d'éviter toute sorte d'accident grave.

Comme je le pressentais, j'ai toutes les peines du monde à dormir et c'est pratiquement sans sommeil que je me lève à minuit. Un petit-déjeuner, pour ma part pas très copieux par manque d'appétit, et nos jeunes amis, Pauline et Alexis,



qui ne montrent pas vraiment la grande forme. Je suis inquiet pour eux. Marc quant à lui, se prépare sereinement et tranquillement, avec un flegme que je lui envie.

Une heure du matin : il est temps de chausser les crampons et c'est le départ dans la nuit, avec une lune qui nous ac-

quents et la respiration de plus en plus haletante. Une première secousse m'envahit avec une grosse envie de rendre tout le contenu de mon estomac. De courts instants difficiles et je repars bizarrement de plus belle.

« Cinq mille huit cents mètres », me dit Alex.



compagnera une bonne partie du chemin. Étrange sensation que de marcher dans la neige ferme, d'écouter nos pas dans le silence de la nuit et de se savoir embarqués vers des hauteurs vertigineuses. C'est une nuit froide qui se prépare, et déjà le vent se frotte à nous. Tantôt de dos pour nous mettre en confiance, tantôt de face pour nous rappeler que la montagne se mérite. Une autre fois pour nous encourager, aussitôt après pour casser le rythme tranquille durement trouvé. J'entre dans le territoire difficile de la montagne, un territoire qui se gagne à chaque pas avancé.

Au moment où je pense être seul pour affronter le dénivelé et les mètres d'altitude, la voix du guide me ramène à la simplicité et m'encourage à continuer paisiblement la marche difficile vers le sommet. Il est encore bien loin !

« Cinq mille six cents mètres », me dit-il. Encore cinq cents mètres, me dis-je. Les arrêts se font de plus en plus fré-

« *Despacio, lento !* », entends-je. Encore trois cents mètres, me dis-je ! Cela peut paraître peu, mais à cette altitude, je réalise vite que deux heures ne suffiront peut-être pas pour atteindre le nirvana. Une autre secousse m'oblige à un autre arrêt, cette fois-ci plus long et plus pénible. Les effets de l'altitude m'affaiblissent et Marc joint sa voix à celle d'Alex pour m'encourager. Il comprend que les derniers hectomètres seront difficiles au point qu'il m'aidera à me hisser dans les raidillons pour gagner mètre après mètre la dernière difficulté : l'arête sommitale incroyablement vertigineuse pour l'amateur, même émérite, que je suis.

« Six mille mètres ! », entends-je. Je réalise alors que je viens d'arriver à cette barre tant espérée et que plus rien ne peut m'empêcher d'arriver à ce sommet de près de 6 100 mètres, même pas un vide de plusieurs centaines de mètres de chaque côté d'une arête impressionnante. D'une longueur d'environ cent-cinquante

mètres, elle serpente entre rochers et neige glacée, balayée par un vent latéral violent et glacial. De là où je suis, j'ai peine à réaliser le passage vertigineux que je dois emprunter.

« C'est là que je dois passer ? », dis-je à Marc. Et il m'encourage de plus belle. Alex devant, Marc derrière, il ne peut rien m'arriver.

Allons-y ! Les forces me manquent parfois, déclinent de mètre en mètre et je dois reprendre de l'air à pleins poumons tous les cinq pas. Puis tous les trois pas. Je peine à tenir le piolet tant le froid accentué par le vent me glace les doigts malgré les deux paires de gants. Les pas s'alourdissent à chaque mètre gagné. Pied après pied, pierre après pierre, le sommet se rapproche, lentement mais inexorablement. Déjà j'aperçois les premières cordées sur le minuscule sommet effroyablement pentu. Je m'arrête parfois et reprends comme je peux mon souffle, les yeux fermés d'épuisement. Dernière difficulté que j'avale étrangement facilement et enfin, mes derniers pas vers ce sommet longtemps rêvé.

Ça y est, j'y suis ! Ma tête est dans le flou mais j'y suis ! Le Huayna Potosi à 6088 mètres. C'est fantastique !

Je viens d'atteindre pour la première fois un sommet à plus de 6000 mètres et, à cet instant précis, je ne sais pas encore combien je suis heureux. Je ne réalise pas la portée de cet effort harassant.

Il est 7 h 15 du matin [...]. Je tombe dans les bras d'Alex, puis dans ceux de Marc, pour les remercier. Cela suffit-il ? Est-ce suffisamment payer l'aide qu'ils m'ont apportée depuis notre départ à 1 h 15 de la nuit ?

Les larmes me coulent. Je suis épuisé mais terriblement heureux et fier. C'est une victoire sur moi-même, la récompense par la ténacité.

Souvent en pareil cas, la descente ne paraît pas un souci même si la prudence doit être de mise. L'ivresse des hauteurs et la fatigue peuvent déclencher des drames lors du retour sur Terre. Je réalise encore plus les difficultés béantes que je viens de vaincre puisque maintenant je fais face au vide. Un vide qui embellit encore plus une ascension difficile pour le sexagénaire que je suis.

Ce vide que je traverse à ce moment précis me remplit de joie et de fierté.

Que la montagne est belle !

---

*Par Jean-Luc MERCIER*

---



L'équipe victorieuse du Huayna Potosi à 6088 m : une complicité forte est née ce jour-là



# TÉLÉCHARGER L'ENSEMBLE DES PETITES CHRONIQUES DE LA SYLVE SUR LE SITE <http://www.lasylve.fr> À LA RUBRIQUE PUBLICATIONS



numéro 1 – décembre 1992



numéro 2 – décembre 1993



numéro 3 – décembre 1994



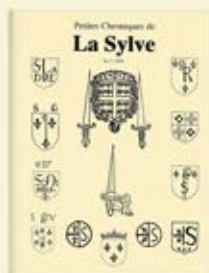
numéro 4 – décembre 1995



numéro 5 – avril 1997



numéro 6 – janvier 1998



numéro 7 – janvier 1999



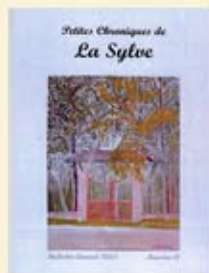
numéro 8 – janvier 2000



numéro 9 – janvier 2001



numéro 10 – mai 2002



numéro 11 – mai 2003



numéro 12 – décembre 2003



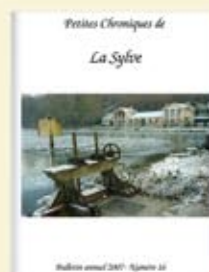
numéro 13 – décembre 2004



numéro 14 – décembre 2005



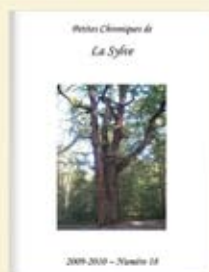
numéro 15 – décembre 2008



numéro 16 – décembre 2007



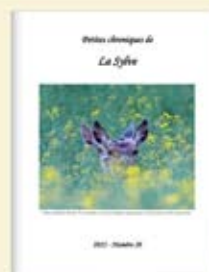
numéro 17 – décembre 2008



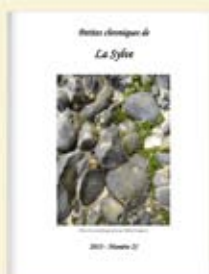
numéro 18 – décembre 2009-2010



numéro 19 – décembre 2011



numéro 20 – décembre 2012



numéro 21 – décembre 2013



numéro 22 – décembre 2014



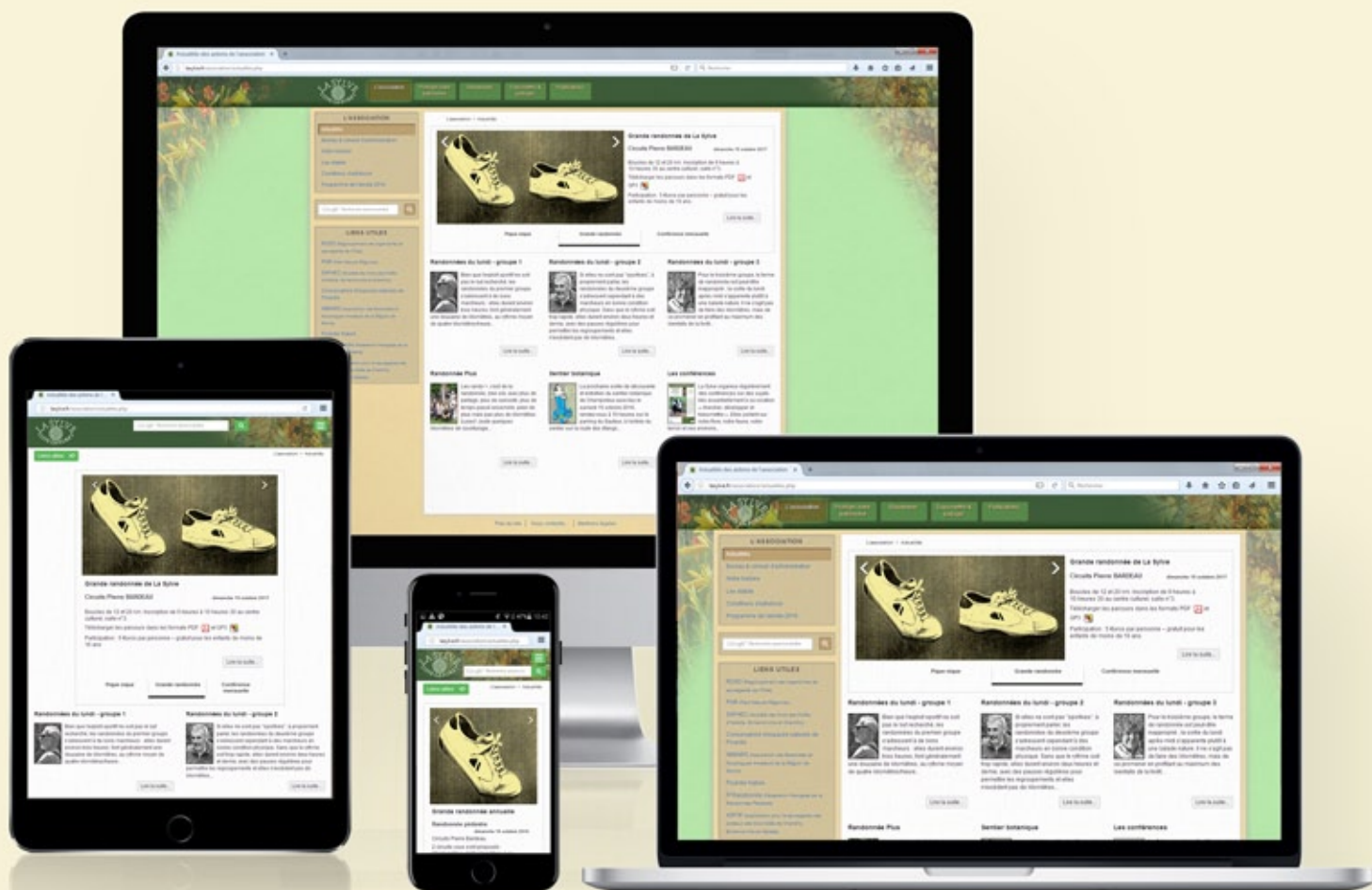
numéro 23 – décembre 2015



numéro 24 – décembre 2016



Retrouvez dès à présent toute l'actualité de l'association, mais aussi son histoire ainsi que ses réalisations passées, inscrivez-vous en ligne aux randos+, téléchargez l'ensemble des petites chroniques déjà parues ou commandez en ligne les fascicules des *Éditions de la Sylve*.



## Plan du site

### L'association

- Actualités
- Bureau & conseil d'administration
- Notre histoire
- Les statuts
- Conditions d'adhésion
- Programme de l'année 2017

### Protéger notre patrimoine

- Sentier botanique
- Échange de plantes
- Source du bois Brandin
- Plante invasive
- Actions réalisées par le passé
  - Protection des batraciens
  - La section jardinage
  - Protection du petit patrimoine

### Randonner

- Randonnées du lundi
  - 1<sup>er</sup> groupe
  - 2<sup>ème</sup> groupe
  - 3<sup>ème</sup> groupe
- Rando +
- Grande randonnée annuelle

### Transmettre & partager

- Conférences mensuelles
  - Année 2017
  - Année 2016
  - Année 2015
  - Année 2014
  - Année 2013
  - Année 2012
- Expositions
  - La Sylve fête ses 20 ans
  - Histoire de nos jardins
  - Gravures & cartes postales anciennes
  - Papillons – Insectes
  - Les anciens métiers de la forêt
- Voyages (thalasso)
- Pique-nique
- Sorties mycologiques

### Publications

- Petites chroniques
- Fascicules

